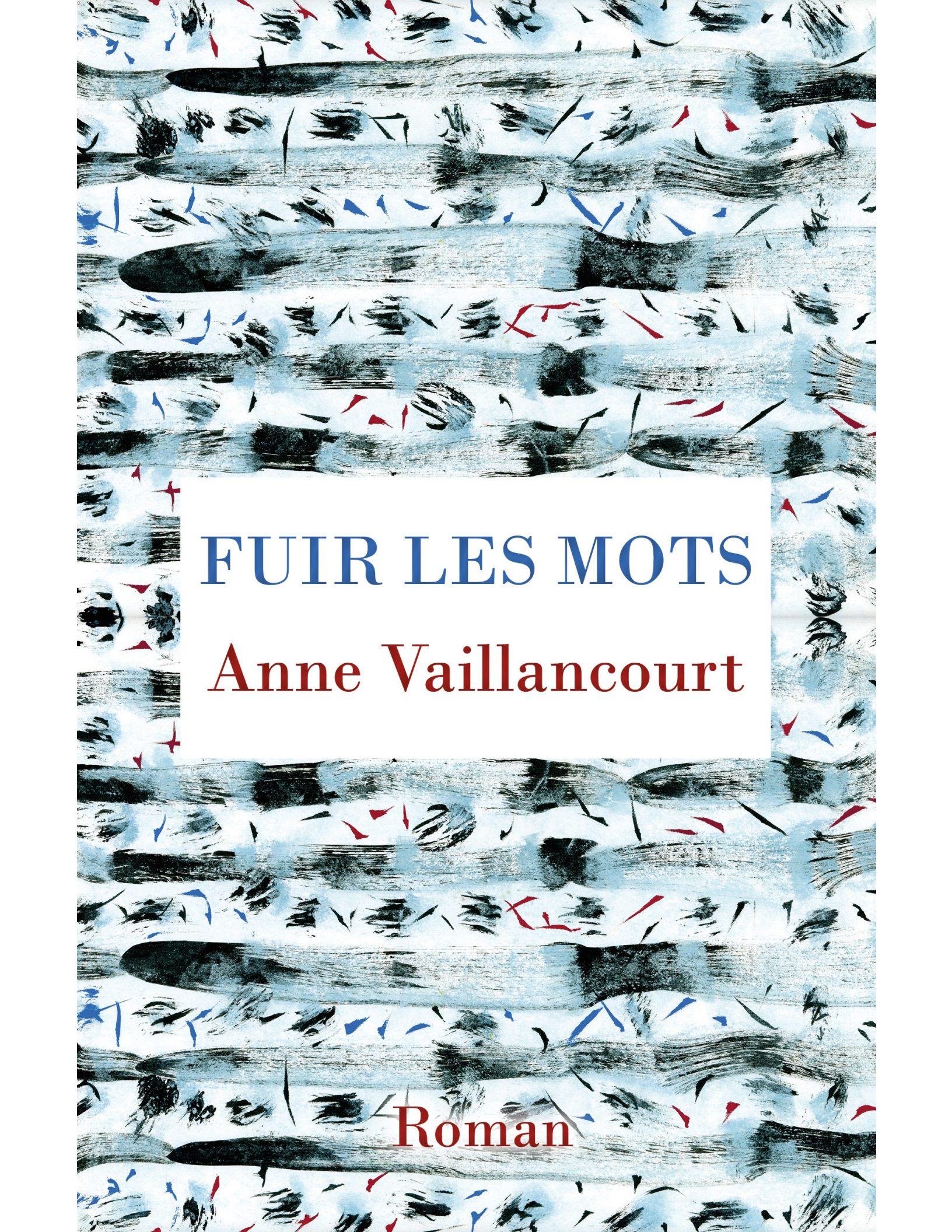




FUIR LES MOTS

Anne Vaillancourt

Roman

Anne Vaillancourt

Fuir les mots

© Anne Vaillancourt, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2524-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Les illustrations du livre et de la page couverture sont réalisées par Anne Vaillancourt : Encre, pastel, acrylique.

« Écrire en fin de compte, est une fuite et un refuge. »

(Fernando Pessoa, *Le Livre de l'intranquillité*)

Montréal, 8 juillet 2011, 23 heures

Claire s'introduit dans la chambre pour saisir la clé de la Volvo oubliée sur le dessus de la commode. Claude gît au travers du lit, les mèches humides roulées en boucles autour de sa nuque. Un souffle à peine audible soulève doucement son bras replié contre sa poitrine au rythme de sa respiration. Aucune particule d'air ne vient rafraîchir la masse de chaleur compacte qui s'est emparée de la pièce.

Des décisions se succèdent ensuite pour régler de menus détails en apparence anodins. Éviter le cliquetis sonore de la mortaise, laisser la porte de la chambre entrebâillée, contourner le passage dont le plancher de chêne craque toujours au même endroit, sortir de la maison par la porte-patio de la cour, la faire glisser millimètre par millimètre. Entre chacune de ces actions, mesurer les bruits ambiants.

Ses mules se trouvent précisément à l'endroit où elle croyait les avoir abandonnées, sous la table en teck du jardin, devant la chaise où elle s'était assise, quelques heures plus tôt, avec Claude. Pour tout dialogue, il lui avait offert sa posture de contorsionniste. Assis, le dos tourné dans un sens, les jambes croisées dans l'autre, il passait sans cesse sa main dans sa chevelure revêche, de bas en haut. Puis il avait disparu dans l'ancre caverneux du sous-sol, qui lui faisait office de bureau.

Elle était restée là, immobile, dans la verdure de la cour. Des minutes puis des heures. Écrasée par la moiteur, sans interruption aucune, ni sonnerie de téléphone ni voix l'interpellant. L'impression de se fondre peu à peu dans le silence du jardin, alourdi par la tombée du vent, les chairs poisseuses en osmose avec les barreaux du siège.

Fuir la canicule. Pas si difficile, pensa Claire en tournant la clé de contact de la voiture vers la droite, provoquant ainsi l'apparition d'une petite voie lactée sur le tableau de bord.

Puis elle la vit, l'enveloppe blanche portant l'en-tête de l'hôpital qui traînait encore sur le siège du passager, et l'inséra dans le rangement sur le côté de la

portière. Claire jeta un dernier regard vers la maison, endormie dans son immuabilité.

Circuler parmi une multitude de voitures à cette heure qui coïncide avec la fermeture des restaurants et l'achalandage des bars marque toute la distance qui la sépare de cette horde du vendredi soir.

Conduire, ne faire plus que cela. Quitter le bitume brûlant, cap vers le vent du fleuve. L'autoroute 20, désertée de son flot de circulation diurne, permet d'enfoncer le pied sur l'accélérateur et d'y maintenir une pression constante.

Claire se refuse à utiliser le dispositif de contrôle. Tenir la vitesse, comme on contient la parole.



Montréal, 3 juillet 2011

Deux collègues de Claire, médecins à l'unité des soins prolongés, s'installent à la table de réunion côte à côte avec leur latté du commerce.

Elle s'assied en face d'eux tout en accusant réception de leur regard furtif en sa direction, en guise de salutation. Discrètement, elle extirpe un long cheveu auburn coincé dans la spirale de son cartable boudiné contenant la mise à jour des critères d'évaluation des soins. Un de plus. Ils chutent maintenant en tout lieu, comme ses œstrogènes en déroute.

Elle s'inquiète des réserves attendues de ses confrères dès qu'il est question d'interruption de traitements. C'est à croire que le cumul d'expérience de Claire, qui partage maintenant son temps entre deux unités, celle des soins prolongés et des soins palliatifs, en plus de son intégration aux travaux multidisciplinaires portant sur l'aide médicale à mourir, compte pour du vent.

Elle a colligé avec minutie l'évolution des signes cliniques de Monsieur Lambert, 85 ans, hospitalisé à répétition en raison d'une insuffisance rénale sévère, à laquelle s'est ajoutée une aphasie, séquelle d'un AVC récent. Surtout, éviter de le désigner devant eux par son prénom, Charles.

Comment leur faire comprendre la signification d'une simple pression de la main, d'un regard obstiné impossible à ignorer, et surtout de l'importance du refus de s'alimenter.

Elle anticipait déjà leur argumentaire portant sur les dérives d'une interprétation trop subjective et l'importance des tests objectifs pour évaluer le plan de traitement.

Devrait-elle décrire comment le patient s'était calé dans son lit tout en fermant les yeux pendant que son épouse septuagénaire, animée d'une détermination féroce, insistait auprès du personnel pour augmenter la fréquence de la dialyse ?

Et que dire de l'épisode où Charles gardait les lèvres résolument fermées devant le canapé à la mousse de ris de veau que lui tendait sa dame épicurienne ? Son visage devenu cramoisi suggérait qu'il n'avait rien perdu de son acuité

émotionnelle, ni d'ailleurs de sa capacité à communiquer autrement que par des mots.

Mais Claire choisit de taire certains faits. L'un d'eux remontait à plusieurs semaines. Ce matin-là, elle émergeait d'une autre nuit d'insomnie, le corps lourd et les idées fuyantes. Sous la douche, elle avait aperçu la repousse de poils sur ses mollets et avait opté pour les couvrir de son éternel pantalon noir, celui qui était devenu son uniforme ces derniers temps.

Pendant qu'elle inscrivait des notes de suivi dans son dossier, assise à côté de lui, il avait saisi son poignet avec délicatesse, ce qui avait interrompu complètement son travail, en soi un tour de force. Il souriait, le regard perspicace, tout en maintenant leurs mains entremêlées.

Monsieur Lambert est devenu peu à peu Charles, pour elle.